

F

L'étymologie des mots commençant par f est obscure par le fait que lat. f admet des origines multiples, à savoir, pour n'envisager que des exemples sûrs :

- bh : fero.
dh : v. fecundus.
g^h : v. formus.
ghv : v. ferus.
dhv : v. jorēs.
s dans sr : frigus.
m- par dissimilation : v. formica, et peut-être dans *mr- : v. fremō (et cf. hibernus); *ml- : v. flaccus.
gh- devant u : v. fundō.

Un phonème d'une langue inconnue dans des mots d'emprunt : v. ficus.

En revanche, f ne représente φ dans aucun emprunt ancien au grec; fūr ne peut sortir du gr. φῶρ que par un intermédiaire, peut-être étrusque; mais v. persōna.

Dans ces conditions, les rapprochements ne peuvent passer pour établis que là où les éléments communs autres que l'initiale sont nets. L'initiale n'enseigne presque rien.

fabā, -ae (doublet dialectal falisque haba) f. : fève. Ancien, usuel. Panroman; M. L. 3117. Emprunté par le gr. : φαβα, et l'irl. seib; passé en basque baba et en berbère bau.

Dérivés : fabātus (-a puls, F. 344, 10; Fabātus sert aussi de cognōmen); fabārius (fabāriae Kalendae, cf. Macr., Sat. 1, 2); fabālia et jabālia, -ium n. pl. : tiges de fèves; fabāceus (-cius), M. L. 3118, et jabācia f. : purée de fèves (cf. fociācia « fouace »); jabāginus (Caton), cf. oleāginus; jabātārium n. (tardif) : pot à fèves. Peut-être faut-il y rattacher le gentilice Fabius (Plin. 18, 10) et Fabūcius, -būcius, -bidius. Dérivés en -ulus : fabulus, -i « fève » et « peau de la fève »; jabūlis = jabālis, M. L. 3126; jabulōnia, -ae = βοσάλιος. Cf. aussi jabiolum = ξερατίνα, Diosc. 4, 65 W; jabiola (bas latin); *exfabicāre « écosser, vaner », M. L. 3006; v. aussi B. W. sous flageolet. La fève semble avoir joué un grand rôle dans l'alimentation des Romains, comme on le voit par les jabāriae Kalendae, calendes de juin, ainsi nommées parce qu'on y offrait aux dieux les premières fèves, et par le rôle de la fève dans les proverbes comme dans les rites et les superstitions populaires.

Cf. v. pruss. babo (fém.) et sl. bobū (s. bob, *boba; r. bob, bobā; etc.) masc.; même sens; on est tenté de poser un original *bhabo- féminin, terme de la langue populaire à vocalisme a et b intérieur (on ne peut admettre bh intérieur : le traitement de barba y contredit). Le rapport avec v. isl. bawn, v. h. a. bōna, etc., qui désigne la même plante, n'est pas clair; le b intérieur, peu courant en indo-européen, ne se retrouve pas dans ce mot germanique. Mot de la langue de civilisation du

nord-ouest de l'Europe, comme sē- « semer » (v. serō)...

faber, -brī m. (gén. pl. fabriūm) : 1° ouvrier qui travaille les corps durs (métaux, pierre, bois, ivoire, etc.), façonnier. Le sens est généralement précisé par une épithète : f. aerārius, ferrārius, tignārius, etc., ou simplement par le contexte : Plt., Cap. 1027, eamū intrū... accessit faber, ut istas compedis tibi adimam. Dérivé rare) Pour les Latins, en effet, l'adjectif dérive de faciō, cf. Don., Eu. 427, factus est qui facit uerbis quod uult; et la figura étymologique de Plt., As. 350, extemplo facio me factum et magnificentum uirum; St. 656, fecisti factias, et Ep. 412, facete fecit. Mais la dérivation factus de faciō est sans exemple, et la glose : faces dicebant antiqui sui fides, P. F. 77, 19, semble une création de grammairien pour expliquer factus. Le cas de parēs en face de parīs et de sententiā en face de sentiō, qu'a invoqué Müller Jzn, Museum, 1933, col. 288, est autre. Facētus rappelle le type actus, uegētus (de actō, uegēō), etc. Sur l'explication par un dérivé de faz, v. ce mot. Ancien, usuel; non roman. Pas d'étymologie.

Dérivés : fabrica f. (ancien adjectif substantivé Pline, 16, 225, emploie encore fabricae artis, cf. Dig. 33, 7, 19) : 1° métier, travail d'une matière (abstrait et concret), objet fabriqué; 2° atelier, particulièrement « forge », bâtiment; dénominateur fabriō fabricator, d'après operor?; perfabricō : travailler, fabriquer (sens propre et figuré), et ses dérivés, fabricatōrius, etc., M. L. 3122; fabriliū : « d'ouvrier » et « forge », -is fūmus, M. L. 3123; fabricius, -ceniū (tardifs); fabriō, -is (Ven. Fort.): Cf. encore les composés fabrēfaciō, fabriōficiō (Tert.) et les noms propres Fabricius, -ciānus, Fabrāterius, Faberius, -iānus.

A moins qu'on n'explique arm. darbin « forgeron » par un ancien *dhabhr-, ce qui est possible, lat. faber a pas de correspondant exact avec son sens (le pal. faber est emprunté au latin). On a aussi rapproché le groupe de got. ga-daban « πρέπιν », v. isl. dafna « renforcer », lit. dabā « nature, caractère », pol. dōba « moment favorable », v. sl. po-dobiti « adapter, rendre com. venable », v. sl. dobrī « ἀγαθός, καλός » et dobiti « ἀποιός, δόκιμος ». — Le p germanique, ancien b, de v. a. taphar « brave » ne concorde pas avec le b de daban. — En somme, étymologie trouble. Du reste, les mots relatifs à la métallurgie ne sont pas clairs pour la plupart et l'extension en est médiocre. V. ferrum.

faber, -brī m. : dorée (poisson). Cf. Colum. 8, 16, faber qui et in nostro Gadium municipio generosissimum piscibus adnumeratur, eumque prisca consuetudine zaeum (= ζάϊον) appellamus; et Plin. 9, 68. Même mot que faber; la dorée s'appelle aussi « le forgeron », probablement par suite de l'aspect enfumé que ce poisson présente par places.

- fabeus, fabea : v. faucus, sous fauēō.
fābula, fābēlla : v. for, fārī.
facillō (facil(i)ō), -ās, -āre : crier (de la grive), Suét.,

Anth. Forme peu sûre (cf. cac(a)illō?). On dit aussi truciō, succiō.

facellātiō, -ōnis f. : dessèchement des plantes. Latinisation déformée de σφακελισμός (Ital.).

facessō : v. faciō.

factus, -a, -um : 1° élégant, bien fait, etc. Cf. Quint. 6, 3; 20, factum... non tantum circa ridicula opinor consistere; neque enim diceret Horatius factum carminis genus (S. 1, 10, 44) natura concessum esse Vergilio. Dicitur hanc magis et excultae cuiusdam elegantiae appellationem puto; 2° spirituel, plaisant, cf. facētē surtout fréquent dans facētē dictum.

Facētus se dit des personnes comme des choses et des objets concrets comme des opérations de l'esprit : cf., par exemple, Plt., Mi. 147, facetis fabricis et doctis dolis; Mo. 43, facietis... uicitibus (toutefois, cet emploi est le plus souvent un ouvrier en bois (charpentier, menuisier) ou en fer (forgeron). C'est avec ce sens de « forgeron » et de « forge » que faber et fabrica ont survécu dans la plupart des langues romanes. M. L. 3120-3121. Il y a aussi un emploi adjectif bien moins fréquent : faber, -bra, -brum : travaillé; puis fabrē « de maître d'ouvrier » (et affabrē, puis affaber (Gloss.), infabrē). L'emploi adjectif n'est pas attesté avant Ovide, mais fabrē est dans Plaute.

Dérivés et composés : facticia (usuellement surtout au pl. facticiae; cf. Thes. VI 40, 33 sqq.; un exemple dès Plt., St. 729) : éléquence(s); trait(s) d'esprit; faciōtiō, -is et faciōrius (rares et tardifs, Sid., Ven. Fort.); infactus, presque uniquement employé dans la litote haud (nō) infactus « non sans esprit »; perfactus.

faciēs : v. le suivant.

faciō, -is, faciō, factum, facere : verbe italique; osq. fakiad, ombr. facia, volsque facia « faciat », osq. jefacust, ombr. fakust « fēcērit », prénestin shefhaked « fēdit ». Le prénestin et l'osque ont un parfait à redoublement, en face de la forme à alternance du latin fēcī (cf. gr. ἔθηκε), qui, sous la forme feced, figure déjà sur le vase de Duenos; l'ombr. facust a sans doute perdu un redoublement. Impératif présent fac, de *faci, comme de, de dice (à côté de face, Catulle, etc.); anciennes formes en -s, faciō, faciim (dont une forme de passif faciatur, ap. T.-L. 22, 10, 6). Les temps de l'inflectum du passif sont empruntés à un verbe actif d'aspect duratif signifiant proprement « devenir » : fiō, fierī (archaïque flere (?), fierī), fiēbam, fiam (pas de participe présent), qu'on retrouve dans osque fii et « fiunt » et dont quelques formes sont conservées en roumain et dans certains dialectes italiens, M. L. 3288. La signification passive donnée à ce verbe a amené la création de quelques formes passives, comme fieri (d'emploi normal) et fitur, fiēbantur (rares et archaïques, cf. Thes. VI 84, 80 sqq.; un exemple de fitum est est resté dans Liv. Andr., Od. 30). Du reste, l'analogie a amené la création de quelques formes passives du type faciatur (Titinius, Com. 97), cf. Thes. VI 83, 1 sqq.; et les composés de faciō ont à l'époque classique leur passif en -feciōr : adficiōr, confeciōr, tandis que l'époque archaïque connaît encore des formes en -fiō : confit, desit (repris par Vg. et sur lequel Plt. a fait superfit), interfeciōr, formes qui sont demeurées dans les composés du type calefiō. Composés en -ficiō : ad-, conficiō, etc.

Le verbe appartient à une racine qui signifiait « metre, placer, poser » (πίθεῖν), ou, dans l'emploi absolu, « se metre, se placer ». Le sens ancien est « poser, placer »; le passage au sens de « faire » a dû se faire par des emplois techniques : cf. en gr. ἐν δ'ἑπιθεῖν νεόν, Il. 18, 541 : là-dessus (sur le bouclier d'Achille) il posa (c'est-à-dire « il représenta, il exécuta ») un champ nouvellement défriché; δόρπου... σίον... ἐμπελλε θησόμεναι, Od. 20, 394 : le repas qu'il devait placer (c'est-à-dire « dresser » et « préparer »); sacrum facere (v. sacerdos) « placer (sur l'autel) un sacrifice », d'où « faire un sacrifice »; v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 252. Le sens de « poser, placer » apparaît encore nettement en latin dans le simple et surtout dans ses composés et dérivés. Dans le simple, dans des expressions comme facere magni, nihili « poser comme étant de grande, de nulle valeur » (cf. μουσικῆς τίθησ τοῦσ λόγουσ, Plat., Resp. 376 e, et πολλοῦ ποιησθῆναι); facere nōmen dicitur (comme indere nōmen dicitur, ἐνομα θεῖναι τι, Od. 19, 403); f. modum irac; dicendi finem f.; f. multam; f. aliquem regem « poser quelqu'un comme roi » (cf. θεῖναι τινα ἀλυμπτῆν, Il. 1, 290); fac, quaeuo, qui ego sum, esse te « se pose que c'est toi qui es moi », Cic., Fam. 7, 23, 1 (cf. ἴθι μὲν δὴ τὰσ πόλεισ ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθέρεισθαι, Plat., Leg. 677 c). Dans l'emploi absolu, facere cum aliquo, aduersus aliquem « se metre avec, contre quelqu'un » (d'où factiō, proprement « position », e. g. Plt., Trin. 452, cum uostrā nostrā non est aequa factiō, sens constant dans Plaute, cf. plus bas); ce sens a été important dans le vocabulaire politique, cf. defecere. Le sens de « [se] placer » peut seul expliquer l'emploi pronominal ou absolu de se facere, ou facere (ce dernier, dans ce sens, attesté seulement à l'époque impériale; mais c'est une survivance d'un usage ancien) au sens de « se metre en marche, se déplacer »; cf. le sens absolu du désideratif facessō « s'en aller » (à côté du sens transitif de « accomplir »). Dans les composés, le sens de « [se] placer » apparaît net dans praeficiō « metre en avant », proficiō « avancer » (et proficiōr « se metre en route »), deficiō « quitter (son poste), faire défaut », officio, etc. Cf. aussi faciēs, superficies. Toutefois, c'est le sens de « faire » qui est vivant, et c'est sur celui-là que se développent les emplois nouveaux du verbe; aussi la langue a-t-elle recouru à un autre verbe, pōnō (composé de *po-sinō), pour exprimer l'idée de « poser, placer ». Factiō dans le sens de « faire » peut s'employer absolument ou avec un complément. Absolument, il a entre autres le sens de « être efficace » (et aussi « conve-nir à », cf. Thes. VI 122, 42 sqq.), e. g. chamaeleon facit ad difficultatem urinae, Plin. 22, 46 (cf. gr. ποιῶ); bene, bellē facere « faire bien, aller bien ». Un autre sens, ancien, est le sens religieux de « faire un sacrifice », e. g. facere utulā, Vg., B. 3, 77, et au passif cum pro populo fieret, Cic., Att. 1, 13, 3. L'ombrien emploie le même verbe, avec l'accusatif, cf. T. E. I a 3 tre bu f et u « tris boués factiō » (= sacrificiō), d'où l'adjectif facetele, T. E. II b 9. Cf. l'emploi de πέζω et de skr. kṛomi et le composé sacrafex (sacerdos). Le sacrifice est « l'acte »

fructus : v. fruor.

frūgi : v. fruz.

*frūmen, -inis n. : gosier? Mot de glossaire; cf. Donat ad Ter. Ad. 950, « agellist hic sub urbe paulum quod locitas foras : /huic demus qui fruatur » : fruatur... est alatur, quia « frumen » dicitur summa gula, per quam cibum lingua demittit in ventrem; Ph. 322, « fructus » cibus quia « frumen » dicitur tractus gulae qua cibis in aluom demittitur; Eu. 816, frui... est uesci, a « frumine » quod est summa pars gulae, etc. Si l'explication de Donat était exacte, il en résulterait que le sens ancien de frui serait « se nourrir de » et que le sens de « jouir de » résulterait d'un développement secondaire (comme dans uesci, auquel Donat pensait peut-être), tandis que frūgēs, frūmentum, fructus auraient conservé le sens ancien et, par conséquent, ne présenteraient pas une restriction analogue à celle qu'on observe dans fenum, etc. Mais il se peut que frūmen — si le mot a vraiment existé, ce dont on est en droit de douter — ait une autre origine que frui (on en a rapproché φάρυγγι); et le correspondant en gotique de frui, brukjan, a aussi le sens général de « jouir de, se servir de ».

frūmen, -inis n. : bouillie pour les sacrifices. Ancien terme du rituel, conservé par Arnobe, Nat. 7, 24. V. fruor. M. L. 4412 a, *infrūmināre?

frūmentum, -ī n. (les grammairiens enseignent que le nom n'a pas de pluriel, tout en reconnaissant que frūmenta s'emploie, cf. Char. I, 34, 23; Diom. I 328, 19, etc. En fait, il y a de nombreux exemples du pluriel, cf. Thes. VI 1417, 55 sqq., notamment chez César; comme en français « le blé » et « les blés »; cf. Plin. 18, 152 : imber in herba utilis tantum, florentibus autem frumento et hordeo nocet... marescentia frumenta imbre laeduntur, et hordeum magis) : se dit de toutes les céréales à épi (cf. Paul. Dig. 50, 16, 77), et spécialement du blé, froment (tritium, ador), et est compris dans le terme plus général frūgēs qui désigne les produits issus du sol, par opposition à fructūs les produits des arbres; cf. Cic., N. D. 3, 36, 86, ubertas frugum et fructuum, et à legūmina. Il ne semble pas qu'il y ait un ancien nom spécifique du blé : ador est sans étymologie sûre et peut être emprunté; frūmentum est un terme général. L' « orge », au contraire, a un nom indo-européen. Frūmentum est demeuré dans les langues romanes, it. formento, fr. froment, etc., cf. M. L. 3540; mais ces langues ont aussi, pour désigner le « blé », un autre substantif plus répandu remontant à un type *blatum, d'origine germanique; cf. M. L. 1160 et B. W. sous blē.

Dérivés : frūmentor, -aris : vient de la langue militaire « aller chercher du blé », cf. aqnor, pābulor : frūmentātiō; frūmentātor; frūmentārius : relatif aux céréales ou au blé; f. ager, f. lēx, etc.; frūmentārius, -ī m. : négociant en blé, etc.; frūmentāceus (tardif, fait sur triticeus); frūmentālis (Cassiod.); frūmentācius (S^t Jér.); frūmentīfer (bas latin & λ. synonyme de frūgifer). V. fruor.

frūniscor : v. le suivant.

fruor, -eris, fructus sum (sans doute avec ū et à l'époque impériale fruitus sum, sur le modèle tuor, tuitus

sum; cf. Thes. VI 1423, 27 sqq., d'où fruitiō, « onis bas latin), fruī : avoir la jouissance de; et spécialement « jouir des produits, des fruits de » (suivi généralement d'un ablatif instrumental; quelques exemples archaïques ou postclassiques d'accusatif, e. g. Cat., Agr. 149, pabulum fruī occipio ex Kal. Sept., cf. Thes. VI 1423, 66 sqq.). Souvent joint à ūti « se servir de » (en général à possidēre « posséder » pour en être différencié; Anton. de Term. CIL I² 589, 1, 31, quod... habuerunt possederunt usui fructeique sunt; Cic., N. D. 2, 152, plurimis... mariūmibus rebus fruimur atque utimur, etc.; cf. le groupe ususfructus « droit d'user d'une chose et de jouir des fruits produits par elle ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : fructus, -ūs (génitif archaïque fructūs et fructū) m. : 1^o droit de percevoir et de garder en propriété les fruits produits par la chose, jouissance de ces fruits, fruit, profit; 2^o sens concret : récolte, fruit (surtout au pluriel), produit(s) de la terre, des arbres, d'un animal; bénéfice retiré de, revenu. — Bien que le fruit de l'arbre se dise spécialement pōmum, le terme générique fructus peut s'employer dans ce sens spécial, cf. Cat., Agr. 102, olea si fructum non fert procellae | uel possem fructus excutere ipsa meos. On sait que le français a différencié fructus « fruit », terme général, de pōmum spécialisé dans le sens de « fruit du pommier, pomme », et a éliminé mālum. Pannon. M. L. 3537; germanique : v. h. a. frucht, etc., celtique : gall. frwyth; De là : fructuārius : qui concerne les fruits, qui rapporte; fructuārium : rejeton de la vigne qui donne des fruits (cf. pampinārium); fructuārius, -ī m. : usufructier; fructuōsus : fructueux, fécond, et infructuōsus. — Fructesca (S^t Aug.) : déesse des moissons.

Composés : fructifer = καρποφόρος; fructiferō, -ās, fructificō, -ās (attesté à partir de Columelle) et fructico, M. L. 3536; dēfruor, -eris, à peine attesté; dēfrūmentum; perfruor (classique); perfructiō (tardif).

frūniscor, -eris, -itus sum : doublet archaïque de fruor, cf. Aulu-Gelle 17, 2, 5, qui rapproche pour la forme fa-teor et fatiscor. Inconnu de la langue classique; repris à basse époque, notamment dans la langue des inscriptions. Un composé infrūnitus est dans Sén. uit. bea. 23, 3 et signalé par l'abrégé de Festus, P. F. 80, 24, fruniscor et frunitum dicit Cato; nosque cum adhuc dicimus infrunitum, certum est antiquos dixisse frunitum. Pour la forme, cf. conquiniscō, qui présente la même accumulation de suffixes.

Dans une société rurale comme l'ancienne société romaine, les substantifs fructūs, frūgēs, frūmentum, par une restriction de sens naturelle, ont servi à désigner les produits de la terre. Cette spécialisation est sans doute italique commune; cf. ombr. frij, fri, accusatif pluriel « frūgēs », osq. fruktatiuf «*fructaliō, fructus ».

Le rapprochement de got. bruks, v. angl. bryce « utilisable » et de got. brukjan, v. angl. brūcan « utiliser » avec frūg- (cf. frūgēs, fructus) est évident. La spécialisation pour les choses agricoles, qui tient à l'importance qu'avait la campagne pour les anciens Romains et qui apparaît dans frūz, fructus, ne se retrouve pas en ger-

manique. — Mais il est difficile d'expliquer le présent fruor, sans g. Il n'y a pas en germanique trace d'une labiovélaire répondant à gw, qui, du reste, ne serait pas normale après u. Il faudrait poser un ancien *bhrūg-we, avec un élément de formation -w- comme dans uūwō; mais rien hors du latin n'autorise cette hypothèse. Cf. fungor. V. frūz et frūmentum.

frūstrā (sur la quantité de l'a final, v. Thes. VI 1429, 37 sqq.; Lindsay, Early latin verse, p. 116. Il est probable que frūstrā est la forme la plus ancienne [il s'agit sans doute d'un accusatif pluriel neutre adverbial]; sans doute a dû être rangé dans les adverbes en -trā mais le mot a dû être avancé en pure perte, en vain. Fréquent dans l'expression de caractère familier frūstra esse « être dupe » : ne frustra sis « ne t'y trompe pas » (Plt.); frūstra habēre « duper, tromper ».

Dénomina-tif : frūstror, -aris (et frūstrō) : 1^o absolument « traîner les choses en longueur, tergiverser »; 2^o transitivement « rendre vain »; et « tromper, abuser, frustrer »; frūstrātor, frūstrātiō, etc.; dēfrūstror (Plt.).

Les anciens rattachaient frūstrā à fraus; et il s'agirait d'un de ces mots obscurs où l'on trouve alternants au, ō et ū; cf., par exemple, naugae, nūgae, etc. Plus usité que nēquiquam (v. Thes. s. u.); non roman.

frustum, -ī n. (ū attesté par les langues romanes) : morceau (f. pānis, lardī, carnis; se dit surtout des aliments). Ancien, usuel. M. L. 3544.

Dérivés : frustulum n., M. L. 3543; frustillum; frustitium; frustillatim « en morceaux »; frustulentus (Plt., d'après esculentus?); dēfrustō (tardif). Cf. M. L. 3542, *frustiare « froisser ».

La phonétique permet de rapprocher soit irl. bruid « il brise » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 478), v. russe bršnuti « gratter, raser » et tout le groupe slave de ce mot (v. Berneker, Et. sl. Wört., I, p. 90), v. angl. brisan « briser », soit gall. dryll « fragment », got. drauhsnos « κάλαματα, φιλγα », lit. drūzgas « petit morceau », lette druska « miette ». Une décision est impossible.

frutex, -icis m. (et quelquefois féminin) : 1^o arbrisseau; 2^o jeune pousse, rejeton d'un arbre; d'où « branche, ramée, taillis » (le plus souvent au pluriel). Ancien, usuel. Pour la formation, cf. cortex, caudex, latez.

Dérivés : fruticō, -ās (fruticor) et effruticō : pousser des rejetons (souvent confondu avec fructificō, cf. Ernout, frutex, fruticō, dans Rev. belge de Philol. et d'Hist., t. XXVI, 1948, p. 85 sqq.); fruticēsco, -is (Plin.); frutescō (tardif); fruticōsus : qui pousse des rejetons; fructectum et fruticetum n. : taillis, fourré; fruticōsus.

Aucun rapprochement sûr.

*frutis : surnom de Vénus; cf. P. F. 80, 18, frutinal : templum Veneris Fruti, et Solin II 14. Emprunt par l'intermédiaire de l'étrusque au gr. Ἀφροδίτη?

frūz, -gis f. (mot racine; toutefois, le singulier est rare; la forme la plus employée est frūgēs, -um; le nominatif singulier frūgis indiqué par Varr., L. L. 9, 76, est sans exemple; cf. Thes. VI 1448, 17 sqq.) : le singulier, féminin comme lux, etc., donc de genre « animé », a dû désigner la force fécondante du sol, la récolte; le

pluriel, de sens concret, désigne les produits du sol; cf. Varr., L. L. 5, 37, quod segetes ferunt, fruges, a fruendo fructus; et, plus spécialement, les céréales. Terme plus général que frūmentum; cf. Plin. 18, 48, sunt prima earum [scil. frugum] genera : frumenta, ut tritūcum, hordeum; et legumina, ut faba, cicor. M. L. 3546.

frūgi indécl. : ancien datif de frūz employé d'abord dans des locutions telles que esse frūgi bonae « être capable de donner une bonne récolte, ou un bon revenu »; de la terre, s'est ensuite étendu à l'homme, Plt., Ps. 468, tamen ero frugi bonae; cf. les locutions analogues, Poe. 392, erus si tuus uolt facere frugem; Tri. 278, certa est res ad frugem applicare animum. — Bonae frūgi s'est réduit à frūgi, qui a été considéré comme une sorte d'adjectif invariable, cf. Don., Ter. Ad. 958, a frugi homo « utilis ut fruges, et muni d'un comparatif et d'un superlatif frūgātor, -issimus, d'un adverbie frūgāliter (sur lesquels à l'époque impériale on a refait frūgālis, du reste très rare, et à basse époque un nominatif frūgus, frūgius, cf. Thes. Gloss. emend. s. u.), d'un nom abstrait frūgālitās, cf. Cic., Tu. 3, 18, frugalitās... a fruge, qua nil melius a terra. Ennius a même employé frūz pour frūgi homō, cf. A. 314, et Thes. VI 1455, 21 sqq. Le contraire de frūgi est nēquam (cf. Cic., De Or. 2, 248; Plt., Pe. 454; Colum. 1, 9, 5), qui a évolué de la même façon.

De frūz : frūgēsco, -is (Tert., Prud.); frūgāmentum : -a a frugibus appellata, P. F. 81, 7 (sans autre exemple). Composés : frūgifer : καρποφόρος; -ferēs (Lucret.); -legus (Ov.), -parēs (Ven. Fort.), -parus (Lucret.), -perdius (-perdius?), mot créé par Plin. 16, 110, pour traduire l'homérique ἀλεσκαρπος.

L'ombrien a aussi frij, fri « frūgēs » accusatif pluriel. Le latin et l'ombrien sont les seuls à avoir conservé ce mot racine, qui n'apparaît ailleurs que dans des dérivés. V. fruor.

fu : fi. Interjection marquant le dédain ou l'aversion. Cf. fr. pū, pūē, et /ufae. Onomatopée labiale; cf. fr. peuh, pfu, etc., de la langue familière.

fuum, fuī : v. sum, pour l'emploi; fūtanit : fuit (cf. P. F. 79, 5, cité sous fūō); fūtaūero : fuere, CGL V Plac. V 22, 14 et 30.

Le groupe de fui, fuam appartient à une racine dissyllabique dont le sens concret de « croître, pousser » est conservé seulement par le grec φύω et l'arm. busanim (aor. busay) « je pousse », boys « plante », cf. aussi skr. bhūmih « terre », mais qui, dans la plus grande partie du domaine indo-européen, a pris le sens de « devenir » et a servi à compléter le système de la racine *es- « exister », laquelle fournissait seulement un présent et un parfait. Le perfectum fui doit donc reposer sur l'aoriste, qui est représenté par gr. ἐφω, « il a poussé » et par skr. ābhū « il a été », v. sl. by (bystū), lit. bū-k « sois »; irlandais a de même boi « a été ». Le degré zéro de la racine devant consonne est nécessairement de la forme ū : skr. ābhū, gr. ἐφω, v. sl. byti, lit. būti; un u bref ne peut apparaître que devant voyelle, ainsi dans gr. φύω, dans lit. būo « il a été » (qui sert de prétérit à esmi, esū « je suis »), et de même dans lat. fui et fuam, ou dans le subjonctif du perfectum, osq. fuid « fuerit ». C'est donc sur les deux formes fondamentales qui servaient l'une de perfectum, l'autre de subjonctif — subjonctif

s substantifs en -is : *finis*, etc., sans doute *estis*; Lucrèce écrit *aurea... funis*, 2, 1154, dans ce où il songe à l'homérique *αειψή χροστήν*, etc.; accusatif *fūnem*, ablatif *fūne* attesté par un seul exemple de *fūni* dans Caton, Agr. 22,atif pluriel est en *ium*; quelques exemples d'accu-s -is dans Caton, Agr. 26; Sisenna hist. 26, 4, 575; 8, 708): corde, câble. Souvent joint à t il est différencié : semble désigner une corde e; cf. P. F. 481, 1, *thomices Graeco nomine. tae restes ex quibus funt funes*. Ancien, usuel, des locutions proverbiales. M. L. 3589; cel- *suanem*, britt. *fun*.

és : *fūniculus* (*fūniculum* tardif, sans doute à ion du gr. *σχολιασμα*; *fūnicula* comme *resti-*) : petite corde; *fūnalis* : de corde, de volée , en dehors du timon (on trouve aussi *fūnā-* ns ce sens); *fūnāle* n. : torche faite d'une corde de cire; *fūnētum* (Plin. 17, 174); **fūnāmen*, 574.

és : *fūnambulus* = *σχονοβάτης*; *fūnirēpus fūnitorior* (Gloss.) = *σχονοπόλοκος*; *sēmifū-* *μισχολιον*.

rapprochement sûr (v. *finis*). Si *ū* repose sur *oi*, on pourrait rapprocher lat. *filum*.

-eris n. (anc. *foinos?*, cf. Mar. Victor., GLK *ex libris antiquis... pro « funus » « φο(ν)νυς »*); , au sens général (le convoi se dit proprement , souvent au pluriel collectif, *fūnera*, le deuil t plusieurs cérémonies. Mais la loi des es emploie le singulier, 10, 4 et 10, 5. Servius Ae. 2, 539, *funus est iam ardens cadaver*; *quod tur essequias dicimus*; *crematum, reliquias*; *am, sepulcrum*; mais cette explication repose ologie populaire qui rapproche *fūnus* de *fūnis* : « torche », cf. Varr. ap. Serv., Ae. 6, 224, et 11, 143. Ailleurs, Servius, Ae. 3, 22, note : *apparatus mortuorum funus dici solet*. Du érémonie funèbre » on est passé en poésie au ort », cf. Theis. VI 1604, 52 sqq., et de « ca- uis de « cause de mort, destruction, ruine » uel. Non roman.

és : *fūnebris* : relatif aux funérailles, funèbre, -s-ri-s; *fūnereus* (poétique, époque impériale); *us*; *fūnerālis*, -rōsus, tardifs; *fūnestus* : mor- ste; *fūnestō*, -ās : exposer à la mort, souiller rime, déshonorer; *fūnerō*, -ās (époque impé- élébrer les funérailles; *fūnerātiō*; *fūnerāticius*. e complexe **-nes-* indique des faits de carac- on a vu ci-dessus *fēnus*, et cf. *mānus*. Sur adical, on ne peut faire que des hypothèses tes.

m. : voleur; dans la langue de l'Église « le ncien, classique. M. L. 3590; v. *irl. fūr*, etc. s et composés : *furtum* : vol (sens abstrait et *furta* « produit du vol »). Panroman. M. L.). Composé : *furtificus* (Plt.). Le vol s'accom- secrètement, *furtum* s'est employé par déri- véc le sens de « stratagème, ruse secrète », cf. 10, 735, *haud furto melior, sed fortibus armis*. sens de « secret, clandestin » qui s'est déve- ns *furtim*, *furtivus* « volé » (Plt.) et « furtif »

secret » (à partir de Cic.). Le sens s'oppose donc à celui de *latrō*.

fūror, -aris (et *fūrō*) : voler; et surtout « soustraire, dérober », M. L. 3591, et **fūrāciare*, M. L. 3597, B. W. *jourgon*; *fūrātor*; *suffūrōr* (joint à *suppilō* par Plt., Tru. 566).

fūrāx : enclin au vol, voleur; *fūrāciūas*; *fūrāciter*; **fūrāius*, M. L. 3600; *fūrāinus*.

fūrārina (Apul.) : vol. Sans doute mot archaïque repris par Apulée, dérivé de *fūrōr*, comme *lā(ua)trina* de *lāud*. *Fūrātrinus* : surnom de Mercure?

fūrō, -ōnis m. : furet, M. L. 3603 (f. et **furiō*); B. W. sous *furet*; *fūr mellāris*, nom d'un animal inconnu (le blaireau? *mēlō-mēlēs*, Isid., Or. 12, 2, 40) dans Polem. Silv. *fūrōnia* : *χόετρα* (GL).

fūrunculus (sans doute diminutif de *fūrō*, attesté dans les langues romanes avec le sens de « voleur », cf. *homō/homunculus*) : tige secondaire de la vigne (qui dérobe la sève aux tiges principales), bosse de la vigne à l'endroit du bouton et, par comparaison, « fu- roncle ». M. L. 3607; B. W. s. u.

Semble inséparable de gr. *φώρ*, comme déjà l'indique Serv., G. 3, 407, ... *certe a graeco uenit*; *nam fur φώρ uocatur*. Mais P'ū (et sans doute le f initial) suppose un emprunt ayant passé par l'étrusque; à moins que *φώρ* et *fūr* ne remontent tous deux à un même original non indo-européen (cf. *fūcus*) et n'aient été rattachés à *φέρω*, *fērō* par étymologie populaire appuyée sur le sens de *ferre* dans une expression comme *agere ferreque*. — A remplacé *cleps*; v. *clepō*.

furca (ū), -aē f. : fourche à deux dents; toute espèce d'instrument en forme de fourche, en particulier instru- ment de supplice. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3593. Germanique : v. angl. *force*, etc.; celtique : *irl. forc*, etc.

Dérivés et composés : *furcātus*; *furcula*; *furcilla*, M. L. 3594; *furcillō*, -ās, -ātus; *furcifer* « pendard »; *furc(u)lōsus* (bas latin); *bifurcus* : qui bifurque; *bifur-* cum n. : bifurcation; **quadrifurcum*, M. L. 6917; *tri-* *furcus*, -cium. Le sens de ces composés est curieux. Ils ne signifient pas « qui a deux, trois, quatre four- ches », mais « qui a la forme d'une fourche à deux, trois, quatre dents »; cf. *bifidus*; **confurcium*, M. L. 2142; **infurcāre*, 4415 b; *interfurcium*, 4490. — M. Niedermann, et après lui F. Brender, *Rückläuf. Ableit. im Lat.*, Bâle, 1920, ont soutenu que *furca* de- vait être tiré de *furcula*, dont le suffixe d'instrumen- tal aurait été interprété comme un suffixe de diminiu- tif (cf. *falcula* et *falx*), le sens de *furcula* ne comportant pas de nuance diminutive; cf. le nom propre *Furculae Caudinae*, dans lequel *furcula* est conservé (dans T.-L. 38, 7, 9, on lit *fulturis* et non *furculis*); le dimi- nutif usité étant *furcilla*.

Aucun rapprochement sûr; v. Niedermann, IF. 15, 104, et Glotta 19, 4 sqq.

furfur, -ris m. (le plus souvent au pluriel *furfurēs*, féminin depuis Celse, d'après *palea*, etc.) : tégment des grains, son; petites écailles (pellicules de la tête); cf. gr. *πτύρον* (surtout au pluriel *πτύρα*), *πυρράσις*. — Ancien; surtout technique. M. L. 3595.

Dérivés : *furfuriculæ* (tardif); *furfureus* (f. *pānis* = *πτύρα*, *πυρρόδης*), M. L. 3595 b; *furfurārius* (tar- dif), M. L. 3595 a; *furfurāceus* (tardif); *furfurōsus* :

couleur de son (Plin.); *furfurāculum* : villed, tarière (d'après *perforāculum?*, v. Theis. s. u.); *furfuriō*, -ōnis m. : oiseau inconnu?

·Mot expressif à redoublement. Cf. le groupe de arm. *borot* « lépreux »?

furvus : v. *foruāx*.

furō (et plus tard *furiō* d'après *insāniō*), -is, -erē (par- fait *furuī* à peu près sans exemple; on emploie *insā- niū*) : être fou (avec idée accessoire d'agitation vio- lente), être hors de soi, égaré; être furieux. Se dit des hommes et, par extension, des choses (vent, mer, tem- pête, etc.); *furibundus*. Ancien (Enn.), usuel.

Formes nominales et dérivés : *furor*, -ōris m. : fu- reur. Cicéron distingue *insānia* (*μωβία*) de *furor* (= *μεγαχολία*), Tu. 3, 5, 11. Le *furor* est un accès qui peut frapper même le sage, tandis que l'*insānia* ne peut l'atteindre. Néanmoins, *furō* traduit *μαβε- σθα* dans Hor., C. 2, 7, 28, etc. — Formes savantes en roman. M. L. 3604.

furūx adj. (classique); *furāciter*, -citiās (rare); *furia* f. employé surtout au pluriel *furiae* : furie(s), fu- reur(s) (sens concret); personnifié et divinisé *Furiae* : les Furies, qui comme *Dira* sert à traduire Εὐμενί- δες. M. L. 3596. De *furia* : *furiōsus* (ancien, Lex XII Tab.), usuel, classique, roman, cf. M. L. 3599; cf. *rabiēs*, -biōsus; *furiālis* (poétique); *furiātus* (poé- tique), dont on a tiré *furiō*, -ās (poétique, époque impé- riale) : rendre furieux; *furiāx*; *furiātūlis* (v. Theis.). Composés (rares et tardifs) : *dē-*, *inter-*, *per-*, *prae-* *furō*.

Dans v. sl. *burja* « λαΐαφ », -r- ne peut être que suffi- xial : une racine n'admet pas la forme **bheur-*. On ne peut non plus rapprocher skr. *bhurāti*, qui est parent de *feruō* (v. ce mot). En revanche, on peut rapprocher gr. *θορῆν* « s'élaner », *θόρυ-θος* « bruit, tumulte », v. angl. *dréam* « cris, chants joyeux » et av. *dvarāiti* « il se précipite » (en parlant d'êtres mauvais).

Fur(r)ina, -aē f. : nom d'une ancienne divinité, de caractère inconnu : *nunc uix nomen notum paucis*, dit Varr., L. L. 6, 19. De là : *fur(r)inālis*, *Fur(r)inālia*. Martianus Capella y associe *Fura*. En rapport avec *fūr*? Ou étrusque? Cf. *Lauerna*.

furvus, -a, -um : sombre, noir. *Veteres Romani furuum atrum appellauerunt*, Gell. 1, 18, 4; cf. pour l'emploi Sén., Contr. 1, 1, 23, *furvus diēs* = *d. āter*. Adjectif archaïque, conservé presque uniquement en poésie. Même formation en -uo- que dans *flāuus*, *juluus*, *giluus*, *heluus*, *rāuus*.

Dérivé : *furuescō* (Mart. Cap.).

V. *fuscus*.

fuscina, -aē f. : fourche [à trois dents], trident; foène. Ancien, technique. M. L. 3610.

Dérivé : *fuscinula* (tardif). Sans étymologie.

fuscus, -a, -um : noir, sombre. Comme *candidus*, peut s'appliquer à la voix : sombre, indistinct. Classique, usuel. M. L. 3611. Ainsi que beaucoup d'adjectifs en -cus (*cascus*, *mancus*, etc.), a dû d'abord s'appliquer à l'homme; désignerait une couleur foncée, soit du corps, soit des cheveux, d'où l'emploi comme surnom de *Fus-* *cus*, *Fuscinus*.

Dérivés et composés : *fuscīās* (Apol.) ; *fuscēdō* (rare et tardif) ; *fuscō*, -ās (poétique) : noircir, obscurcir ; *fuscātor* (Luc.) ; *infuscō* ; *infuscus*, -a, -um ; *offuscō* : obscurcir ; d'où « ternir l'éclat, avilir, dégrader » (latin ecclésiastique) ; *offuscus* ; *offuscātiō* ; *suffuscus*, -culus.

Le rapport de *furusus* et de *fuscus* est comparable à celui du v. angl. *basu* et de *bas* « rouge ». L'élément radical est le même que celui de v. angl. *dox*, *dosk* « sombre » (angl. *dusk*), identique à *fuscus*, et, avec un autre suffixe, de v. angl. *dosen* « brun sombre ». Pour la variation de suffixe, cf. *cascus* et *cānus*.

fūstis, -is (ū d'après le témoignage des langues romanes et du celtique ; abl. *fūstī*) m. : bâton. Ancien (Loi des XII Tables), usuel. Panroman. M. L. 3618 ; B. W. sous *fūt*. Passé en celtique : irl. *sūist* « fléau », gall. *ffust*.

Dérivés et composés : *fūsticulus* (tardif), M. L. 3616 ; *fūsticellus* (Glos.), M. L. 3615 ; *fūstellus* (Gloss.) ; *fūsterna* f. : tête du sapin, partie exempte de feuilles ; *fūstuarium* : bastonnade (déjà dans Cic.) ; neutre d'un adjectif *fūstuarīus* qu'on trouve en bas latin) ; *fūstī(i)ārius* (tardif) ; *fūstīgō*, -ās (Cod. Theod., Gloss. Philox.) : fustiger, bâtonner, M. L. 3617 ; cf. μαστιγόω? ; quantité de l'i incertaine ; i comme dans *castīgō*, *fatīgō*? i dans M. L. ; *fūstītudīnus* (de *fūstis* et *undō*), adjectif forgé par Plt., As. 34 ; *fūstībalus* : fronde attachée à un bâton ; hybride formé comme *fundībalus* ; *fūstīō*, -ās et *dēfūstīō* « bâtonner » (bas latin). Cf. aussi M. L. 3614, **fūstīgō* « rondin » ; 3619, **fūstulāre* « rosser » ; B. W. *futaine*. Pour *fūsticellus* « petit fuseau », M. L. 3615, v. le suivant.

Étymologie incertaine (celtique d'après Kuryłowicz, Mél. Vendryes, 204). *Fūsterna* semble avoir une finale étrusque ; cf. *nassūterna*, etc. Sur *fūstis* et les mots désignant le bâton, v. Manu Leumann, *Z. Bedeutungs gesch.* v. *fustis*, Hermes 55 (1920), 107.

fūsus, -ī m. (et plus tard *fūsūm* n.) : fuseau ; employé

surtout au pluriel. Attesté depuis Catulle, mais sans doute ancien. Panroman, M. L. 3620. De là : **fūsāgō* « fusain », M. L. 3608 ; **fūsellus* ; **fūscellus*, par contamination avec **fūsticellus*? M. L. 3615.

Étymologie inconnue.

futis, futiō, futilis : v. *fundō*.

***futō**, -ās, -āre : attesté dans P. F. 79, 5, *futare arguere est, unde et confutare. Sed Cato hoc pro saepius fuisse posuit.* La glose de Festus confond deux verbes : 1° un fréquentatif du groupe de *fu-am*, *fu-i*, qui aurait été employé par Cato (?) ; 2° une forme *fūtāre* dont proviendraient *con-fūtō*, *re-fūtō*, non autrement attesté et qui est sans doute une reconstruction arbitraire faite sur les composés. V. *confūtō*.

On a rapproché le groupe de *fundō*, mais les sens ne coïncident pas. Les autres rapprochements sont aussi incertains ; le plus vraisemblable est celui du germanique : v. isl. *bautia* « frapper, donner des coups », v. angl. *bēatan*, v. h. a. *boz(z)an*, etc., d'une racine **bhau-/bhū-*.

futuō, -is, -uī, futūtūm, -uere : foutre, avoir des relations avec une femme.

Dérivés : *futūtōr*, -trix (et *foitrix*, Tabell. defix.), -tīō ; *cōnfutuō* ; *dē-*, *ecfutūtus* : épuisé par la débauche (cf. pour le sens du préfixe *effētus*). Mot vulgaire (satiriques, graffiti, priapées). Panroman (en partie avec géminee expressive **fut(u)ere?*), cf. M. L. 3622 ; celtique : bret. *fouzañf*. Même formation que *bauuō*.

Cf. irl. *bot* « a penis » et v. isl. *beytill* « membre génital du cheval ».

L'explication par la racine **bhū-* (v. *fuam*) ne rend pas compte du caractère expressif du mot ; sans doute à rapprocher de **fūtō* « battre » ; l'idée de *future* est souvent exprimée par un mot signifiant « frapper, heurter » ; cf. gr. βυβάω (βία?), κρούω, πατάω, lat. *molō*, fr. vulg. « tirer un coup ».

Dans les mots dérivés de l'indo-européen, lat. *g* repose sur un ancien **g*, sans flottement. Mais le *γ* grec a servi en latin à noter la sourde *k* avec prononciation préparatone : *ce*, *ci*, et devant consonne. Le fait est d'origine étrusque ; mais il est curieux que, pour *δ* et *β*, il n'y ait rien de pareil. Or, d'autre part, on note que, dans les emprunts à des langues étrangères, comme *gladius*, *gubernāre*, *gummi*, un *g* latin représente une sourde de la langue qui a fourni l'emprunt. Les remarques de M. Fohalle, Mél. Vendryes, p. 157 sqq., ne résolvent pas entièrement la question ; v. Ernout, *Aspects*, p. 24 sqq. L'usage s'est maintenu, car, en roman, on trouve un flottement entre *cattus* (cf. *chat*) et **gattus* (lit. *gatto*) ; le gr. χάλκος a donné *golfus*, etc. ; M. Scheuermeier, *Einige Bezeichnungen f. d. Begriff « Hülle » in den rom. Alpindialekten* (thèse de Zurich), Halle, 1920, a étudié la question de ces mots romans, p. 31 sqq.

gabalium, -ī n. : plante aromatique d'Arabie (Plin. 12, 99).

gabalius, -ī m. (et *gabulum*, Gloss.) : gibet, potence. Synonyme de *furca*, sans doute d'origine celtique ; cf. irl. *gabul*, gall. *gafl*, bret. *gaol* « fourche » ; en germanique : v. norr. *gafl* « Gabel ». Déjà dans Varron ; populaire. V. B. W. *gable*. M. L. 3624, **gabalaccos*, qui est à l'origine du fr. *javelot*.

gabata, -ae(*gau*-?) f. : écuelle, jatte. Attesté depuis Martial, populaire, sans doute d'origine étrangère (cf. ζάβας, Hés., let. gr. mod. γαβάθα ; Isid., Or. 20, 4, 11, *gauata... quasi cauati... sic et Graeci haec nuncupant* ; hébr. *kab*), représenté en roman par *gabata* « jatte », d'où irl. *gabāt*, M. L. 3625, et en germanique : v. h. a. *gebiza* ; mais *gauata* « joue » semble être un autre mot, cf. M. L. 3706 a ; B. W. sous *joue*. On a aussi à basse époque *gauessa*, v. Thes. s. u.

gaberina (*gabarna* ; *zaberna*, édit de Diocl. ; *zabarra*) : arca, ubi uestes ponuntur aut quodlibet aliud (Gloss.). Cf. ital. *giberna* ; M. L. 9586, *zaberna*.

gabinātus, -a, -um : portant l'ancien vêtement de Gabii (Nepotian. 1, 13), *Gabino ritu cinctus*.

gaesum (*gē*-), -ī n. : *græue iaculum*, P. F. 88, 5 ; *telum Galliarum tenerum. Vergilius lib. VIII* (661) : *Alpina coruscet | gaesa manu*, Non. 555, 9. Mot emprunté au gaulois (cf. irl. *gae*, apparenté à v. h. a. *gēr*, gr. γαῖος, skr. *hēgaḥ*), déjà dans Varron et César ; de là *gaesātī* : mercenaires gaulois armés du *gaesum*. Cf. *cateia*, etc.

gaecum (*ge*-), -ī n. : nom de plante (la giroflée ou la benoîte?) dans Plin. 26, 37. Origine inconnue.

gagānus, -ī m. (ou mieux *gagānus*) : nom donné au roi des Huns (Greg. Tur., Franc. 4, 29). Le grec byzantin α γαγάνος. Mot turc? Cf. *khan*.

G

gagāōs, -is m. : jais (Plin.). Emprunt au gr. γαγάνος (sc. λίθος), M. L. 3635.

***gaitanus**, -a, -um (*gaitanum*) : qui sert à panser, pansement (Marc.). Sans doute gaulois ; v. Thes.

gāius, -ī m. : *geai* ; *gāia*, -ae f. : pie. Dénominations nouvelles et très tardives (Polemius Silvius, Orib. lat.) qui ont remplacé les noms anciens du geai, *grāculus*, et de la pie, *pīca* (v. ces mots). Identiques au cognomen *Gāius* (trisyllabique dans Lucil. 422, Catulle 10, 30, Martial et Stace ; la scansion dissyllabique n'apparaît que dans Sidoine et Ausone), *Gāia*, dont l'usage est ancien et panitalique : fal. *kaios*, etc., v. Vetter, *Hdb.*, *Wörterverzeichnis*, à côté de *Gāoivis* : fal. *Cauio*, *Cauia*, osq. [ga]avi eis, etc. On s'est demandé si c'était le nom du geai qui avait été employé comme surnom, ou si c'était le contraire (la même question s'est posée pour le nom du brochet, *lūcius*, et pour *Gracc(h)us*) ; ou enfin si les deux mots, le nom commun et le nom propre, étaient indépendants (v. Niedermann, *IF* 26, 55 et 56* ; Anthropos XXXVII-XL, 1942-1945, p. 823 sqq., et Leumann, Thes. s. u., qui voit dans *gāius* une onomatopée). *Gajus*, *gaja* sont demeurés dans les langues romanes, cf. M. L. 3640 ; B. W. *geai*!

Dérivé? : *gāiolus*, -ī m. : mot de sens obscur qui chez Stace, *Silu.* 1, 6, 17, semble désigner un gâteau (en forme de geai?).

galaticor, -āris : vivre comme les Galates (Tert., *Iciu.* 14).

galba, -ae m. : nom d'un chef des *Suessionēs*, cf. Cés., B. G. 2, 4, 7 ; 13, 1 ; en latin, attesté comme surnom de la gens Sulpicia, dont le sens est déterminé par Suétone, *Galb.* 3 : *qui primus Sulpiciorum cognomen Galbae tulit cur aut unde traxerit ambigitur...* [putant] *nonnulli quod praepinguis fuerit uisus, quem galbam Galli uocent*; uel *contra quod tam exilis quam animalia quae in aeculis nascuntur, appellaturque galbae*. — *Galba* signifie « le Gras », et l'épithète aurait servi à désigner une sorte de ver ou de larve, le « bombyx aesculi », sans doute en raison de sa forme rebondie (à moins qu'il n'y ait là deux mots distincts à l'origine et rapprochés par l'étymologie populaire). Peut-être *galbulus* « pomme de cyprès » (Varr.), d'après André, *Lex.*, s. u. Cf. v. isl. *kalfi* « mollet » (angl. *calf*)? Mot populaire.

galbanum, -ī (*galbanus*, tardif) n. : résine produite par une plante ombellifère de Syrie. Emprunt dont la forme a pu être influencée par *galbus* ; le grec a γαβάνη et l'hébreu *halb'nāh*.

Dérivé? de *galbaneus*. Attesté depuis Virgile. Le mot, dont l'a intérieur n'a pas subi l'apophonie, a dû être emprunté assez tard ; il appartient à la langue médicale.